

Si donc,—dirai-je avec un auteur dont j'ignore le nom,—si l'homme des champs aime ses enfants ; s'il les veut honnêtes et heureux, qu'il leur apprenne de bonne heure à manier la *bêche*, la *charrue*, la *faucille*, tous ces *honorables instruments* de la fécondité de la terre, de l'aisance du cultivateur, de l'indépendance du citoyen, et de la moralité de l'homme.

Est-ce à dire que je ne vois rien de bon dans les diverses conditions sociales que j'ai passées en revue ?—Nullement. Tant que la vie, les droits, la liberté, les lois, la justice, la patrie, compteront pour quelque chose et seront exposés à souffrir, il faudra des médecins, des avocats, des juges, des soldats, e.c. Mais parce que, sous de fuyantes prétextes, on dédaigne quelquefois la vie champêtre, vers laquelle *l'esprit du Sauveur était sans cesse incliné*,—et qu'on se jette tête baissée dans toutes les voies de l'ambition,—j'ai voulu montrer le revers de la médaille : voilà tout !

On se tromperait également si l'on me prenait pour un adversaire de l'instruction du peuple. A Dieu ne plaise que je commette jamais une pareille sottise !—L'ignorance est naturellement ennemie du progrès ; or, je suis pour tous les perfectionnements légitimes, dans l'ordre intellectuel et l'ordre moral, plus encore que dans l'ordre matériel : c'est assez dire que j'attache une souveraine importance, un prix inestimable, à la diffusion des connaissances parmi nos populations rurales. Mais l'espèce d'instruction que je voudrais voir inculquer aux enfants de la campagne, n'est pas en tout celle qu'on s'efforce de leur donner aujourd'hui. Entre mes vues, à cet égard, et celles qui semblent prévaloir ailleurs, il existe, je crois, une différence assez notable, que vais essayer d'établir.